

LAURA NICOLAE



RUE ESCALEI



v1b éditeur

Prologue

En cet après-midi d'été 1975, une exhalaison étrange se déployait dans la rue Escalei. Alors que la veille, l'odeur était à peine perceptible, elle semblait désormais dotée de bras invisibles, qui figeaient les habitants sur place.

Sofia se demanda à voix haute ce qui empestait aussi fort. Les notes singulières de ce miasme étaient particulièrement coriaces. En son for intérieur, elle accusa les voisins de la rue Periş qui assommaient les animaux de la forêt d'Andronache parce qu'ils les soupçonnaient de piller leur potager. Chaque mois, les résidents abandonnaient les carcasses de ces bêtes sauvages dans les bosquets, le long de la voie ferrée.

La vieille femme faisait chauffer du lait dans la cuisine. La pièce sentait le gaz de la bonbonne. Cette odeur était rassurante face aux vagues de puanteur qui déferlaient sporadiquement sur sa cour. Gabriela se laissait hypnotiser par les gestes de sa grand-mère, remarquant les moindres détails de la scène : la main qui remuait le liquide avec une cuillère en bois, la blancheur du lait qui gonflait lentement dans la casserole, le sifflement de la flamme qui dansait autour du récipient métallique.

Dans sa fascination, elle entama sans s'en rendre compte la chanson qu'elle avait inventée pour agacer Andrei :

*Tes parents ne viendront pas te voir ce samedi,
tes parents ne viendront pas te voir ce samedi,
tes parents ne...*

Mircea arriva en agitant son camion tout neuf. Le bambin habitait à côté, chez ses grands-parents maternels. Même si sa fête n'était pas encore arrivée, on lui offrit ce jour-là ses cadeaux : un jouet, une chemise et un bonbon. Il recevait la même chose chaque année depuis sa naissance. Son grand cousin Andrei, qui vivait ici depuis quelque temps, le taquina :

— Ton camion est trop petit ! Cette couleur plaît juste aux filles !

Frustré, le petit se mit à le mordre.

Andrei arracha le camion des mains de Mircea et bondit en direction de la balançoire que papi Constantin avait construite. Après, il se dirigea vers la porte verte qui clôturait la cour. Il voulait juste se glisser quelques minutes à l'extérieur, pour faire pleurer Mircea. Mais la porte refusa de s'ouvrir : des tiges et des racines s'étaient accrochées à ses barreaux en fer forgé.

Esquivant les mains tendues de Mircea, Andrei se tourna vers le vignoble. Une lisière d'herbes hautes l'empêchait de prendre cette direction pour semer son jeune cousin, si bien qu'il poussa jusqu'au terrain vague. Les grands racontaient à son sujet des histoires

terrifiantes. Ils disaient que l'endroit avait été maudit par des sorcières lors d'un solstice d'été et que les nuits d'automne, cette terre sans maître était hantée par de vilains esprits. Andrei lança le jouet et pénétra à sa suite dans le terrain vague.

En larmes, Mircea resta paralysé. Il avait entendu les mises en garde des gens du voisinage à propos de ce lopin de terre, et pourtant, quelques mois plus tôt, il avait vu son grand-père maternel – que tout le monde appelait Tica le wattman¹ – s'y aventurer avec ses outils et un seau de graines, pour y planter du maïs, des tomates et des piments.

Andrei zigzaguait maintenant dans le potager improvisé. D'une main, il écartait les tiges de maïs. De l'autre, il serrait à nouveau le camion, qu'il venait de récupérer entre deux rangs de tomates. Étourdi par l'effort, il avait de plus en plus de difficulté à progresser. Les jambes engourdies par la végétation qui frappait sa peau et le visage plein d'égratignures, il s'entêtait à avancer dans ce dédale.

Alertée par les lamentations de Mircea, Sofia ordonna aussitôt au plus grand d'arrêter ce cirque, de sortir du «jardin» du compère² Tica et de redonner son jouet au petit. Il ne fallait pas se tourmenter comme ça entre cousins. Andrei s'esclaffa sans retenue, mais

1. Wattman : conducteur de tramway.

2. Compère : en roumain, le terme désigne à la fois des connaissances de longue date et les membres plus âgés d'une belle-famille.

Sofia menaça de le renvoyer chez ses parents. Le garçon s'arrêta net.

C'est alors que l'odeur cauchemardesque – celle-là même qui les fouettait depuis ce matin par vagues – emplit une fois de plus ses narines. Au même moment, le pied d'Andrei glissa sur une masse gélatineuse, couverte de fourrure. Les larmes montèrent à ses yeux lorsqu'il essaya de contenir les spasmes de son estomac. Il distingua une forme à travers la brume qui embuait son regard, et se mit à hurler :

— Mamie ! Mamie !

Mircea arriva derrière Andrei et heurta de plein fouet son corps osseux.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, rien, recule, rien, un chien mort, recule !

Andrei lui coupa la voie et enfouit le visage de son cousin contre sa poitrine.

Constantin se précipita dans le potager. Il dépassa les garçons, les écartant de ses mains grandes comme des pelles, et protégea les tiges encore frêles :

— Allez-vous-en ! Partez ! On ne joue pas ici !

— Mon camion ! s'obstina Mircea, avant de recevoir une gifle qui lui brûla la joue.

Dans la cuisine, Gabriela retint sa respiration. Elle écouta attentivement les échanges alarmés des adultes. Son grand-père resta longtemps près du chien. Les voisins disaient vouloir l'aider à enterrer la pauvre bête.

Plus tard, lorsque la police et l'ambulance arrivèrent sur les lieux, Andrei se demanda ce que son grand-père

avait bien pu trouver d'autre entre les rangées de maïs, à part l'animal abattu. Il n'osa pas poser la question à Sofia qui attendait, pétrifiée, le retour de son mari. Il n'en parla pas non plus à sa cousine. Perchée sur une chaise bringuebalante, celle-ci se tordait le cou pour apercevoir les adultes qui chuchotaient derrière les feuillages, à travers la fenêtre de la cuisine.

En deux phrases lourdes de gros mots, le chauffeur de l'ambulance fit savoir à tout le quartier son mécontentement. Cette rue Escalai était terrible! Elle était presque impossible à trouver! Il avait tourné en rond dans le quartier pendant une heure. Un vrai labyrinthe.

Assis à son bureau, l'officier responsable de l'enquête balançait son stylo entre ses doigts au rythme d'une chanson à la mode. Il peinait à trouver les mots exacts pour décrire, dans un langage officiel, l'endroit où la victime avait été découverte. Le blessé avait été catapulté sur un bout de terrain qui n'appartenait à personne, entre deux propriétés, dans un espace qui avait échappé, semblait-il, à la vigilance des arpenteurs. Pour ajouter à l'ironie de la situation, la voie qui bordait ce terrain s'appelait la rue « de l'Escale », comme s'il s'agissait d'un havre de repos pour Spiridon Popescu – fidèle compagnon de Florica Vasiliu et maître du chien mort dans le potager –, avant que quelqu'un n'essaie de l'envoyer au ciel...

Ce qui était sûr, c'était que son corps couvert de blessures ne quitterait pas de sitôt son lit d'hôpital. Il avait été branché à une machine qui surveillait les battements de son cœur affaibli et qui le forçait à respirer.

*

De retour à Andronache, l'officier fixa quelques instants les lieux où l'agression était survenue. Son regard s'accrocha à quelques brins d'herbe sur lesquels circulaient agilement des dizaines de fourmis. Il soupira. L'agitation des insectes lui rappelait son enfance, cette période bénie où le temps s'écoulait comme un long fleuve tranquille, où la nature était pleine de merveilles. Ses yeux suivirent ensuite les failles irrégulières que la sécheresse avait creusées dans la terre, faute d'irrigation. Le mois de juillet était impitoyable : les températures avoisinaient les trente-cinq degrés chaque jour et pas une goutte de pluie n'était tombée depuis plusieurs semaines. Derrière lui, son stagiaire progressait avec précaution parmi les rangs de maïs. Le bruissement des feuilles lui parut agressant.

Le jeune homme s'approcha en recouvrant sa bouche et son nez d'une main délicate. Il fit savoir à son supérieur que les mouches noires qui le suivaient partout étaient assommantes. L'officier soupira une fois encore, épuisé.

Le quartier avait été développé sur des terres qui appartenaient jadis à un riche propriétaire, un certain monsieur Andronache, que les habitants les plus âgés semblaient avoir connu. Les rues avaient été tracées en suivant la direction de la chaussée Colentina, qui reliait le secteur au marché Obor et, à partir de là, au centre-ville de la capitale. La famille Andronache avait aussi financé la construction d'une grande église qui portait son nom. C'est là que les parents d'Andrei s'étaient mariés, que le jeune garçon et ses cousins avaient été baptisés, que le grand-père Constantin apportait les offrandes à bénir pour les morts tous les dimanches matin. C'est là que la grand-mère Sofia se confessait, qu'elle écoutait la messe du vendredi soir où elle obligeait Gabriela et Andrei à communier. C'est aussi là que leur voisin, l'aviateur Stănescu, venait écouter la chorale chaque fois que quelqu'un pouvait l'amener jusqu'à l'entrée de la chapelle. Des fois, c'était Lilian, l'ingénieur, qui le conduisait sur les quelques centaines de mètres qui le séparaient de la chapelle avec sa Skoda. D'autres fois, c'était Puiu, l'apiculteur, qui l'accompagnait à pied.

Le compère Tica était le seul à éviter le parvis de l'église. Soucieux de rassembler toutes ses ouailles égarées, le prêtre l'invitait souvent sous prétexte de l'aider à réparer une clôture ou à ramasser les feuilles que le vent déposait sans cesse sur les marches du clocher. Le wattman terminait sa tâche et prenait sans un mot les quelques pièces de monnaie que le prêtre lui tendait. Puis il disparaissait au coin de la rue Ciucă-Ştefan, silencieux mais souriant. Dans le quartier, plusieurs pensaient que l'ancien wattman était sourd-muet, mais le prêtre était convaincu qu'il faisait semblant de ne pas entendre ce qu'on lui disait.

Lorsqu'il traversait des moments de découragement en constatant que rien ne s'améliorait dans l'attitude du wattman, le prêtre se consolait en pensant à la vieille Sofia Marcu, de loin sa paroissienne la plus assidue dans la pratique de la foi.

Les fêtes orthodoxes étaient si importantes à ses yeux que Sofia commençait sa journée et la terminait en priant. Aussitôt sortie du lit, elle cherchait ses lunettes pour vérifier la date sur le calendrier, qui lui indiquait le nom du saint à honorer et la conduite à adopter. Les jours fériés, elle laissait en plan toutes ses occupations et traînait sa ribambelle de petits-enfants avec elle pour assister à la messe. Sofia verrouillait alors les portes de la maison à double tour et accrochait les clés sur un clou que son mari avait enfoncé dans la branche d'un majestueux cerisier.

*

Lorsqu'il songerait par la suite à ces départs en trombe pour l'église, Andrei se souviendrait comment il sautillait sur sa jambe gauche tout le long de la rue Escalei, cherchant dans la mosaïque du pavage des pierres en forme de cœur. Il adorait le goût de la cuillerée de vin rouge que le prêtre lui administrait lors de la communion. Sa saveur aigrette l'accompagnait jusqu'à l'heure du repas. L'euphorie dans laquelle elle le plongeait aussi.

*

Dans le clocher de l'église, des dizaines d'hirondelles montaient la garde depuis toujours. Elles ne cessaient de réparer les nids grisâtres qu'elles y avaient construits, avec patience et dévotion. Personne n'a jamais précisé non plus que la clôture était agrémentée des stolons fragiles mais tenaces d'une plante grimpante, dont les fleurs formaient de jolies cloches blanches. À Andronache, on connaissait cette plante sous un nom étrange : *la jupe d'hirondelle*³.

Les souvenirs d'enfance des jeunes du quartier ne seraient pas complets sans le vol plané de ces oiseaux, et sans les lianes délicates de ces fleurs, dont les pétales tremblaient année après année sous le vent chaud des étés bucarestois.

3. Le liseron des champs, qu'on appelle aussi clochette champêtre, ou encore robe de la Vierge.

LES COMPÈRES

Incapable de décider avec quel témoin il conviendrait de commencer ses recherches, l'officier responsable de l'enquête décida d'interroger les compères d'Andronache dans l'ordre où ils avaient découvert la victime. Il envoya donc son stagiaire compiler des informations sur Constantin Marcu, le cordonnier qui avait été le premier à réagir aux cris des enfants dans le champ de maïs.

Le lendemain, le stagiaire, s'empressa de raconter à l'officier que, pendant sa jeunesse, Marcu avait été un homme vif et passionné, toujours prêt à se battre aussitôt qu'on lui disait quelque chose qui ne lui convenait pas. Effrayée par ces combats de coqs, son épouse lui avait demandé d'arrêter – elle ne voulait pas devenir une jeune veuve. Il semblait aussi qu'à une certaine époque, Constantin avait beaucoup aimé boire, mais maintenant, il se contentait d'offrir aux autres l'alcool qu'il préparait, probablement illégalement, chaque automne. Le reste du temps, il bricolait autour de la maison et faisait des commissions au marché le samedi.

— C'est tout ? demanda l'officier.

— Dans le quartier, on raconte qu’il est assez discret. Mais encore très agile. Je veux dire... pour son âge.

— Avait-il des raisons d’agresser le camarade Popescu ?

Le stagiaire, embarrassé, haussa lentement les épaules en attendant la réaction de son supérieur.

— Qu’est-ce que tu as noté d’autre dans ton carnet ?

— ...

— Passe-le-moi !

L’officier déchiffra avec difficulté les lignes que son subordonné avait gribouillées quelques heures auparavant, lorsqu’il déambulait d’une porte à l’autre sur la rue Escalai :

Constantin Marcu (dit Costică). Profession : cordonnier. Porte des lunettes avec des verres très épais. Souvent assis près de la fenêtre de son atelier. Avale bruyamment sa salive. Dérange les voisins les dimanches après-midi (musique et invités tapageurs). Transporte des sacs énormes sur son dos les jeudis, en soirée.

— Bon, alors, as-tu démêlé cette histoire de sacs ? s’impatiente l’officier.

— Oui, ce n’est rien. Le camarade Marcu transporte des céréales et du foin pour ses cochons.

— D’accord. Et ensuite ?

— ...

— Va vérifier dans nos dossiers si un des voisins a des antécédents judiciaires. Cherche quelqu’un avec

un casier, quelque chose... Cours, fouille, reviens avec une piste!

Une fois qu'il eut refermé la porte derrière son stagiaire, l'officier vida d'un trait son verre d'eau.

— Ça va être long... marmonna-t-il.

Ignorant l'intérêt que lui portait le stagiaire, le grand-père Constantin regardait la journée s'écouler dans le kiosque à demi enseveli sous la vigne, en se demandant quand le calme reviendrait à Andronache après la panique engendrée par les derniers événements. De toute évidence, le malaise persistait entre les voisins. Le cordonnier lui-même s'emmurait dans un silence qui semblait encore plus profond que d'habitude.

*

Depuis que Spiridon Popescu avait été retrouvé inconscient, Andrei devait avertir ses grands-parents chaque fois qu'il quittait la cour. Plusieurs de ses amis étaient également consignés à la maison et ce n'est qu'à travers les trous de la clôture qu'il pouvait leur parler. En plus, Gabriela le surveillait. Elle notait ses va-et-vient dans un carnet, pour pouvoir le dénoncer ou lui demander des faveurs en échange de sa discrétion.

— Apporte-moi des bonbons à la menthe la prochaine fois que mamie t’enverra acheter de l’huile de tournesol à l’épicerie Cucu.

— Avec quel argent ?

— Celui qu’elle te donne pour les courses.

— Elle va s’en rendre compte.

— Mamie ne compte jamais le change. Allez, dépêche-toi !

— Je vais lui dire que tu es vilaine, que tu veux me faire faire une bêtise...

— Si tu continues comme ça, je prendrai la moitié de tes petits pains demain matin.

— Je ne te dois plus rien après les bonbons à la menthe.

— Ça, c’est moi qui décide. Cet après-midi, tu joues avec moi à l’enquête...

— Encore ? Ça fait une semaine qu’on fait ça.

— Mais avant, va chez Mihaela. Je veux le premier volume d’*À Medeleni*.

— C’est qui, Mihaela ?

— Une fille de ma classe qui a une dette envers moi.

— Elle habite où ?

— À côté de l’église.

— Papi ne me laisse pas aller si loin.

— Papi ne saura pas que tu es parti. Tu n’as qu’à y aller pendant sa sieste.

Andrei détestait quand elle prenait son air sérieux, en fronçant ses sourcils noirs et épais. Elle ressemblait à un jeune père Noël pessimiste. Il la trouvait insupportable.



C'est un havre de verdure dans un coin paisible de Bucarest où, même en pleine guerre froide, on vit à l'abri des bouleversements du siècle. En visite chez des amis ou dans la parenté, on s'échange les dernières nouvelles : l'ingénieur d'à côté n'a toujours pas fini de réparer sa voiture ; les ruches de l'apiculteur viennent juste d'essaimer ; le fils prodigue du cordonnier va encore se marier. La vie suit tranquillement son cours, jusqu'à cette agression perpétrée contre le fonctionnaire Spiridon Popescu et son chien, à l'été 1975. Qui donc a pu laisser pour morts la pauvre bête et son maître dans le terrain vague où vont jouer les enfants du quartier ?

Laura Nicolae fait un portrait lumineux de la Roumanie à l'époque communiste, dévoilant la résilience de communautés tissées serrées, où la générosité trouve le moyen de survivre malgré tout, comme les fleurs qui poussent dans les failles du béton.

LAURA NICOLAE est née à Bucarest et vit à Montréal, où elle enseigne la littérature au niveau collégial. Elle a reçu, pour *Rue Escalei*, le prix Robert-Cliche du premier roman 2024.

